

Zeitschrift: Schweizer Soldat : Monatszeitschrift für Armee und Kader mit FHD-Zeitung
Herausgeber: Verlagsgenossenschaft Schweizer Soldat
Band: 15 (1939-1940)
Heft: 28

Artikel: Interview du Colonel Divisionnaire G. Combe
Autor: Faesi, Hugues
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-711822>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 16.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



LE SOLDAT ROMAND

PORTRAITS MILITAIRES

Interview du Colonel Divisionnaire G. Combe

Le profane s'imaginerait volontiers au vu des limousines militaires qui transportent les chefs de notre armée, que leurs bureaux affichent le même souci de confort. Tel n'est pas pourtant le cas, à de très rares exceptions près. Si la voiture puissante est nécessaire pour gagner du temps et atteindre plus rapidement les points les plus divers d'un grand secteur, les bureaux militaires en revanche du haut en bas de l'échelle hiérarchique sont tous conçus sur le même modèle de simplicité extrême. Celle-ci s'explique peut-être par le fait que dans la vie militaire, on n'a pas le choix du cadre dans lequel on travaille. Le poste d'un sous-officier peut se trouver derrière un rocher, au bas d'un talus, sous un arbre. Le poste de commandement d'un capitaine, c'est souvent une cour de ferme, l'orée d'un bois, une grange, une grotte. Les grands chefs se souviennent volontiers de ce passé et les bureaux sont presque toujours une improvisation qui dure, précisément parce que le cadre où l'on travaille ne joue aucun rôle dans la vie militaire.

Quatre choses cependant sont élevées au rang de nécessité : une table, des chaises, un téléphone et une machine à écrire ...

Nous avons trouvé le Colonel Divisionnaire Combe dans une simple chambre d'hôtel, dans une petite ville quelque part en Romandie. Il nous accueille avec la cordiale simplicité chère au Vaudois.

Sa division est restée mobilisée durant tout l'automne et l'hiver. Elle n'a pas fait beaucoup parler d'elle par des manœuvres formidables ou autres étalages de matériel et d'hommes. Pourtant, derrière cette inactivité apparente, un travail incessant et considérable a été accompli par la troupe, et le colonel-divisionnaire Combe ne cache pas sa satisfaction des résultats obtenus. Mais il ajoute :

— Il est vrai que notre mission ne nous laissait aucune possibilité d'entreprendre des exercices tactiques de plus grande envergure que le cadre du régiment. D'autre part, dès la venue de la mauvaise saison, tout mouvement important de troupes a dû être restreint devant l'obligation de trouver chaque soir des cantonnements chauffés pour nos hommes, ce qui ne s'improvise pas en une après-midi. Enfin, nous devions nous tenir prêts à toute éventualité, et nous ne pouvions pas modifier de fond en comble notre plan de stationnement.

— Cette immobilité ne vous a-t-elle pas conduit à l'inactivité ?

— On pouvait le craindre, pourtant il n'en fut rien. De multiples tâches nous attendaient, parmi lesquelles je cite en tout premier lieu le perfectionnement de nos cadres et la formation de nouveaux chefs de groupe dans les écoles de sous-officiers organisées en campagne. Nous avons également adapté les sous-officiers des anciennes classes d'âge au nouveau règlement d'exercice, nous avons organisé des cours de transmission par radio aux échelons principaux, nous avons perfectionné l'instruction du repérage aux sons et aux lueurs, et enfin la liaison infanterie-artillerie.

— Les brigades de montagne ont organisé des cours de ski durant tout l'hiver. Votre division a-t-elle également eu l'occasion de s'entraîner à la guerre blanche ?

— Oui, et même sur une grande échelle, puisqu'actuellement chaque unité d'infanterie et d'artillerie possède des équipes de patrouilleurs alpins en suffisance pour l'exploration et la liaison en ski. Dans le même ordre d'idées, nous avons fait des expériences très intéressantes avec les chiens polaires dans la région des Alpes. Nos skieurs y ont accompli des randonnées magnifiques et des performances remarquables.

La division a subi en outre un entraînement progressif au tir jusqu'au moment de la mauvaise saison, où d'ailleurs les mesures d'économies de munitions se sont chargées de rappeler aux soldats que la Suisse ne peut pas gaspiller ses balles, mais qu'elle doit au contraire augmenter sans cesse ses stocks pour le jour où il faudra se battre non pas contre des cibles ou des mannequins, mais contre des ennemis en chair et en os.

— Nous avons organisé de multiples cours de tir spéciaux afin de former et d'entraîner nos spécialistes d'artillerie et d'infanterie dans la défense contre les chars, la défense contre avions, le tir indirect à la mitrailleuse. L'exercice le plus intéressant a été sans doute une démonstration de l'emploi des chars de combat combiné avec des tirs à balles. Cette démonstration a été faite tout récemment devant les troupes de toute la division. Je crois qu'elle a fait une profonde impression à nos hommes. Nous n'avons rien négligé pour initier nos soldats à toutes ces tâches lourdes et souvent complexes que la guerre moderne impose au combattant. Si nous devons être entraînés un jour dans la bagarre — ce que rien ne fait prévoir pour l'instant — nos hommes y seraient préparés moralement et physiquement.

Ce dernier point en particulier a préoccupé le commandant de division : la préparation physique des hommes. Il sait que la guerre moderne exige des combattants qu'ils soient en quelque sorte des athlètes. Il est vrai que la motorisation de notre armée et l'état excellent de notre réseau ferroviaire sembleraient mettre nos soldats à l'abri des efforts de la marche en cas de guerre. Cependant il faut prévoir l'éventualité où ni le chemin de fer, ni le camion ne pourraient être utilisés. Malgré tout, la possibilité de marches forcées très longues subsiste. Le Colonel-divisionnaire Combe a reconnu la nécessité d'entraîner ses hommes, afin qu'ils puissent accomplir leur mission, même si les conditions étaient très défavorables.

Le programme de travail et l'instruction des unités a été établi en conséquence : la semaine comporte cinq jours de travail, un jour de rétablissements et un jour de repos. Sur ces cinq jours de travail, un jour entier est consacré à la marche par tous les temps. Ce qui veut dire que des marches plus ou moins longues sont effectuées un jour par semaine, sans se soucier de savoir si le soleil sera de la partie, ou si au contraire il faut s'attendre à accomplir un parcours aquatique !

— Nous basons l'entraînement sur les données suivantes: marches de patrouille (2—20 hommes) et marche des unités. La performance moyenne suivante est fixée comme but à atteindre: pour les patrouilles 80—100 km par 24 heures, et pour les détachements plus importants avec trains etc. 50—60 km par 24 heures.

— Vous parlez de performances moyennes, mon Colonel-divisionnaire. Mais il me semble que ce sont là des maxima qu'il paraît difficile de dépasser, à moins d'une spécialisation de longue haleine.

Derrière ses lunettes cerclées d'écaille, un regard amusé. Des maxima? Pas du tout! La spécialisation est réalisée, précisément grâce à l'entraînement progressif et méthodique.

Le chef presse sur un bouton. Une ordonnance se présente.

— Apportez-moi le rapport sur l'entraînement à la marche!

— A vos ordres, mon Colonel-divisionnaire!

Trois minutes après, nous sommes penchés sur le mince cahier où sont couchés les résultats et la synthèse des rapports de marche. Il y a bien de quoi écarquiller les yeux devant les splendides performances réalisées par les hommes de la division. En février, par exemple, l'école de sous-officiers de campagne envoie une trentaine d'élèves faire une marche de 100 km. Partis à midi, ils sont de retour le lendemain à midi; deux malades. Quelques jours plus tard, une patrouille de

carabiniers couvre 80 km en 20 h. 25. Le rapport mentionne: «Brouillard, boue. Arrivée en parfait état.» Une patrouille d'une compagnie de fusiliers part le soir à 18 heures. Elle est de retour le surlendemain à 4 h. de l'après-midi, après avoir couvert 130 km. Dans cette même compagnie, une autre patrouille partie à 2 h. 45 du matin, rentre le soir du même jour à 20 h. 30: 75 km en 17 h. 45! Autre performance dans cette compagnie: 140 km en 47 h. 30. Neuf jours plus tard une patrouille concurrente couvre la même distance en 43 heures... Encore deux records: 60 km en 10 h. 50 et 100 km en 21 h. 15.

— Notez qu'il ne s'agit pas de marches sportives, nous dit le Colonel-divisionnaire, non, ce sont des marches militaires avec mission tactique à remplir en cours de route: croquis à exécuter, tirs, reconnaissances, etc. Ces marches sont à effectuer par n'importe quel temps, aussi bien par vingt degrés au-dessous de zéro que sur routes boueuses, par le brouillard et la tempête.

Non, la division n'a pas chômé durant ces huit mois de mobilisation. Elle s'est aguerrie et entraînée. Cet effort continu, elle le poursuivra à l'avenir. Cet avenir est incertain? D'accord. Mais l'arrière éprouvera un sentiment de réconfort et de confiance en apprenant que nos soldats sont bien préparés. Quoi qu'il arrive, ils sont prêts à affronter toutes les éventualités avec cette décision et ce courage qui furent déjà parmi les armes morales de nos ancêtres.

Hugues Faesi.

Avec nos soldats Exercices printaniers

C'est quelque part dans nos Alpes. Le printemps se donne un mal de chien pour imposer sur les hauts alpages, et, définitivement, ses crocus, ses pâquerettes, ses jaunes fleurs de pissenlit, et ses herbages variés. Mais en vain. Dès qu'un coup de froid tombe sur la région, c'est le matin une couche de neige de 30 à 40 centimètres. Les choucas du coup retrouvent leur voix criarde et sèment dans le matin leurs cris assourdissants. Les hommes, dans des chalets aménagés en hâte ou dans les cabanes du Club alpin ou encore dans une cabane militaire, se précipitent aux fenêtres, ouvrent les volets et crient d'admiration. Pour eux, si la neige est synonyme d'exercices durs et éreintants, elle est aussi synonyme de joies et d'aventures.

Des bols de chocolat brûlant sont absorbés en quatrième vitesse, puis le rassemblement est déjà donné. Les hommes chaussent leurs skis, partent vers les vallées les moins exposées au soleil et atteignent bientôt le bas des rampes. C'est l'arrêt classique dans l'ombre gelée alors qu'à 100 mètres de là le soleil pèse de tout son poids sur la neige et la rend molle comme un tapis.

Finis les exercices de skis avec igloos, nuits passées dans la tourmente, tranchées de neige, blocus de glace, parties éblouissantes de skis, 40 kilos sur le dos, finis les exercices d'hiver. Aujourd'hui le printemps a ses petites exigences et déjà les autorités militaires pensent à l'entraînement des soldats en haute montagne.

Or qui dit exercice en haute montagne dit rochers verticaux, gendarmes, pitons, rappels de cordes, espaces infinis et aventures de tous genres.

De ses jumelles, le chef de groupe a repéré une sorte de promontoire glacé, nordique d'aspect, surmonté d'un petit plateau. Ça fera admirablement l'affaire de ses hommes. Attentifs aux conseils donnés par le guide — car la plupart de nos guides alpestres sont affectés à l'armée et conservent leurs prérogatives — les soldats risquent parfois un coup d'œil vers le bas. Ceux qui ne sont pas habitués aux descentes coulissées éprouvent

peut-être en eux-mêmes cette inquiétude cosmique subtile et qui détend l'un après l'autre tous les muscles du corps. Cependant, ils sourient quand même puis serrent un peu plus les dents, et s'avancent au bord du vide. La corde qui les entoure est nouée avec un soin délicat. A ce moment vraiment, la corde de la montagne prend tout son sens, elle établit le contact permanent et direct avec les hommes du haut, c'est-à-dire entre la sécurité et l'homme qui descend, c'est-à-dire l'insécurité. Elle symbolise aussi le lien fraternel qui unit dans un même danger des êtres semblables, elle fait naître un sens de la responsabilité plus grand, car la moindre des erreurs coûte ici très cher.

On joue avec la mort comme on jouerait au yass. Les cartes qui s'abattent sur la table prennent toute leur valeur par rapport à celles de l'adversaire. Ici, dans ce jeu dangereux, que les hommes aiment autant que les femmes — s'il faut en croire Nietzsche — l'adversaire c'est le vide, le vertige, le granit glacé, la pierre qui se détache on ne sait comment et on ne sait d'où, la corde qui brusquement fait faillite et précipite son homme au fond du ravin. Entre chacun de ces obstacles, et l'homme qui descend, existe une lutte de toutes les secondes. Malheur à celui que la peur empoigne.

Là-haut, les soldats groupent leurs skis, leurs fusils, en un seul faisceau et le fixe solidement à leur sac de montagne. La corde les entoure, les protège, et ils se lancent dans le vide comme ces acrobates de cirque qui se laissent tomber parfois dans un filet de corde. Avec minutie, horizontalement étendus, ils gagnent leur descente centimètre par centimètre. Le long de leur bref trajet, ils accrochent un glaçon, le font tomber, ils glissent sur une neige durcie ou bien sont tout étonnés de trouver des touffes d'herbe qui ont chassé de leur territoire — on ne saurait jamais comment — la neige hivernale et la neige printanière.

Ici même, un arbuste tend ses maigres bras et aspire de toutes ses forces à la lumière.